

que chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant; comme étant en Dieu en personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est: et cette personne était une personne divine: elle était Dieu.» (Guillon, t. viii. 186.)

Saint Amphiloque.

« Théodose avait résolu d'abolir la multitude des sectes, et pour gagner la multitude des partis, ou du moins pour ne point les effaroucher, il eut avec eux plusieurs conférences, et les invita, par des considérations très pressantes à se réunir aux catholiques. Les ménagements qu'il leur témoignait donnèrent de l'inquiétude à plusieurs saints évêques, qui ne pénétraient pas ses desseins. Ils craignirent qu'il ne se laissât surprendre par ces hommes artificieux, qui savaient déguiser leur malice, et qui ne manquaient pas d'intrigues et de cabales dans la cour. Ils furent même affligés du refus qu'il avait fait de renouveler ses édits contre les Ariens. Comme ils se trouvaient obligés d'aller en corps rendre leurs devoirs à ce prince et à son fils Arcadius, créé nouvellement empereur, Amphiloque, prélat vénérable par son âge, par la pureté de sa foi, et par l'intelligence des Saintes Écritures, suivit les autres au palais. Dès qu'il fut dans la salle de l'audience, et qu'il parut devant Théodose, il lui fit son compliment avec un très profond respect; et s'approchant après cela d'Arcadius, qui était assis à son côté, Dieu te garde, mon fils, lui dit-il en souriant froidement, et en lui passant la main sur la tête. Toute l'assistance en rougit, et l'empereur, piqué de cet air méprisant et de ces caresses injurieuses qu'on venait de se permettre envers son fils, fit signe aux gardes d'écarter ce vieillard indis-

cret. Alors le saint évêque, se tournant, lui dit d'une façon libre et sérieuse: « On vous offense, seigneur, lorsqu'on ne rend pas à votre fils l'honneur qu'on vous rend à vous-même. Croyez-vous que le Père céleste ne ressente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux qui refusent d'adorer son Fils, et qui blasphèment contre lui? » L'empereur admira cette sagesse rustique, qui valait mieux que toute la prudence des enfants du siècle. Il demanda pardon à ce prélat, et après l'avoir remercié de l'instruction qu'il venait de lui donner, il l'assura qu'il en profiterait.» (Guillon, t. v. 338.)

Bossuet.

Dieu de Dieu, le Fils de Dieu ne dégénère pas. (11^e Élev.)

« Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre, comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui; et s'il pouvait être de même nature et de même substance individuelle, plus il serait fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie, la seule immense: c'est-à-dire la seule nature divine? C'est ainsi qu'il nous a révélé que Dieu est Père, que Dieu est Fils, et que le père et le fils sont un seul Dieu, parce que le fils engendré de la substance de son père, qui ne souffre point de

division, et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son Père; car qui dit *substance* de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent Dieu tout entier.

« Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire de toute sa substance, possède en même temps son éternité tout entière, selon ce que dit le prophète : « Sa sortie est dès le commencement; dès le jour de l'éternité; » (Mich. v. 2.) parce que l'éternité est la substance de Dieu, et quiconque est sorti de Dieu et de sa substance, en sort nécessairement avec une même éternité, une même vie, une même majesté. Car si un père transmet à son fils toute sa noblesse, combien plus le Père éternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse avec toute la perfection et l'éternité de son être; ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Père, car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation, et le temps dont la nature est de changer toujours, n'approche point de ce sein auguste; et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu, tout est permanent, tout est immuable; rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau; et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours.

« Au commencement le Verbe était. » Remontez à l'origine du monde, « le Verbe était. » Remontez plus haut, si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes sur les autres, « il était : » il est comme Dieu « celui qui est. » Saint Jean disait dans l'Apocalypse : « La grâce vous soit donnée par celui « qui n'est autre » que celui qui est, qui était, et qui viendra ; » c'est Dieu. Et un peu après : « C'est Jésus-Christ dont saint Jean dit : « Le voilà qui vient dans les nues. » Et c'est lui qui prononce ces paroles : « Je suis l'*alpha*

et l'*oméga* ; le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était et qui viendra. » (Apoc. i. 8.) Jésus-Christ est donc comme son Père, « celui qui est, et qui était ; » il est celui dont l'immensité embrasse le commencement et la fin des choses; et comme Fils, et étant de même nature, de même substance que son Père, il est aussi de même être, de même durée et de même éternité. »

Ventura.

Après avoir cité saint Augustin parlant de l'image de la Trinité qui est en nous, le P. Ventura dit : « Tout cela n'est que l'image de ce qui arrive dans la nature infinie. L'intelligence divine, en se contemplant elle-même dans ses perfections infinies, se connaît, se comprend, et par cela même engendre quelque chose d'ineffable, qui est la conception d'elle-même se connaissant et se comprenant elle-même ; et cette conception divine est le Verbe éternel, qui est son véritable Fils. En même temps elle se plaît, elle s'aime dans cette conception, dans ce Verbe, et de l'intelligence et du Verbe se produit en Dieu, le Saint-Esprit, l'amour infini. — Il y a donc trois choses dans notre esprit réellement distinctes; l'entendement, la pensée et l'amour; et ces trois choses ne sont qu'une seule et même âme. Et pourquoi? Parce que ces trois choses ne sont pas trois vies, mais une seule vie; ce ne sont pas trois substances, mais une seule substance; ce ne sont pas trois esprits, mais un seul esprit. Elles sont trois et un en même temps! Le Père, en engendrant le Verbe et le Verbe, en produisant le Saint-Esprit, ne s'épuisent pas, ne s'usent pas, ne vieillissent pas; car la nature divine est incorruptible et inépuisable. Il en est de même en

nous ; c'est le corps qui nous fait défaut, ce sont les organes corporels par lesquels les mots et les fantômes des choses sensibles sont passés dans l'imagination, qui s'affaiblissent. Mais notre entendement, en engendrant la raison et notre entendement en produisant la volonté, ne s'épuisent pas, ne s'usent pas, ne vieillissent pas ; car notre intelligence est incorruptible, et sous certains rapports, inépuisable. Enfin par une dernière analogie, l'âme humaine n'est connue au dehors que par la parole parlée. C'est par cette parole, par ce verbe devenu sensible au moyen de la voix, que l'intelligence, la raison, l'amour de l'homme, cette trinité créée, et l'âme tout entière, se manifeste. C'est ainsi que Dieu n'est connu de nous que par son Verbe incarné. C'est par cette Parole, par ce Verbe devenu sensible au moyen de l'Incarnation, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, cette Trinité incréée, Dieu tout entier, se fait connaître.» (Raison philosophique et raison théologique, VI^e conférence.)

L'Abbé Darras.

« Dieu est, il se connaît, il s'aime. Mais, ô merveille, de cette nature de Dieu, en qui tout est mystère impénétrable pour notre raison, et dont nous ne savons que ce qu'il a daigné nous apprendre lui-même ! ces trois attributs ! l'Être, la Connaissance, l'Amour ne sont pas comme dans notre âme, trois qualités simples : ce sont trois personnes consubstantielles, égales en puissance, en sagesse, en bonté ; et ces trois personnes distinctes sans division, unies sans confusion, hiérarchiquement graduées sans supériorité ou infériorité de puissance, ces trois personnes sont un seul et même Dieu. Trinité dans l'unité, unité dans la Trinité ; voilà

notre Dieu, voilà le mystère de l'essence divine, qui va créer le monde et commander la fécondité au néant.» (Histoire générale de l'Église, t. 1, 3.)

VI.

LE VERBE ÉTERNEL AIMÉ DE SON PÈRE.

« Pourquoi Dieu n'aurait-il point de fils, dit Bossuet ? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures ? Le nom de père est-il si déshonorant et si indigne du premier être, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle. « Moi qui fais enfanter les autres, dit le Seigneur, ne pourrais-je pas enfanter moi-même ? — Isaïe. LXVI, 9. — Et s'il est si beau de se faire des enfants par l'adoption, n'est-il pas plus beau et plus grand d'en engendrer soi-même ? » (11^e Élev. semaine, 1.)

Qui dira, ô Père des cieux, votre amour pour le Fils que vous engendrez de toute éternité, et que vous portez dans votre sein, sans qu'il vous quitte jamais ; sans que votre regard, un seul instant, cesse de le contempler avec une infinie complaisance ; sans que ce Fils lui-même cesse jamais de tourner vers vous son regard et son amour ?

Lorsque l'homme se regarde dans une glace polie, il voit sa propre image ; mais cette image n'est qu'une apparence sans vie, qui ne connaît pas, qui n'aime pas, qui est muette. Ah ! si par un prodige inouï, elle recevait tout-à-coup la vie, l'intelligence et la volonté, avec la liberté, que ferait-elle, sinon s'élancer dans les bras de celui, dont elle est l'image, pour l'étreindre de son amour et ne faire qu'un avec lui ?

En Dieu, qui se contemple, son image est vivante ; c'est une personne, c'est un Fils, de même nature que son Père ; capable de regarder son Père, de le comprendre dans son infinie perfection, de le connaître dans tous ses attributs, de l'aimer d'un amour sans bornes ; de parler à son Père, de le faire tressaillir de joie au doux son de sa parole, de le charmer et de faire son bonheur. N'est-ce pas ce Père lui-même qui, sur les rives du Jourdain et sur le sommet du Thabor a crié à l'humanité : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes éternelles complaisances, écoutez-le ? » (Matth. xvii, 15.)

Michel-Ange regardait, un jour, face à face son *Moïse*, qu'il venait d'achever, et à qui il avait donné des yeux, qui le regardaient lui-même. Il contemplait avec ravissement ce fils de son intelligence, cette merveille de son génie, lorsque soudain passe dans son esprit créateur comme un souffle d'en-haut, et du ciseau, qu'il tient à la main, il frappe la statue en lui criant : Parle donc, puisque tu vis !

Le marbre resta muet... Michel-Ange n'était qu'un homme... Tandis que Dieu est tout puissant. « Comme le Père a la vie en lui-même, a dit le Verbe Incarné, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » (Jean v. 26.)

« En lui était la vie, disait saint Jean, et la vie était la lumière des hommes. »

Mais si le grand artiste, aussi par un prodige inouï, avait vu se lever soudain, la statue vivante, intelligente et aimante ; si ce nouveau Moïse, voyant devant lui, son auteur et son père, eût compris qu'il lui devait la vie, quels n'eussent pas été ses transports, ses élans vers lui ?

En Dieu, c'est un Fils, que le Père des cieux engendre éternellement, qui ne fait qu'un avec son Père, de qui il reçoit la vie de toute éternité.

Supposons qu'on réunisse en un seul amour tous les amours dont le cœur de tous les pères et de toutes les mères ait jamais été embrasé, et sera embrasé jusqu'à la fin du monde, pour leurs enfants bien-aimés, cet amour, fait de tous les amours, de toutes les flammes qui ont brûlé et brûleront à jamais dans le cœur humain, ne serait rien auprès de l'amour de Dieu pour son Fils unique, parce que c'est le fini, si grand soit-il, comparé à l'infini. Donnons libre cours à notre imagination, et qu'elle aille, dans l'empire de l'amour, de région en région ; de perfection en perfection ; qu'elle emprunte à la nature toutes ses images, et à l'intelligence toutes ses conceptions les plus sublimes, à la nature humaine et à l'histoire tout ce qu'elles ont de plus fort et de plus tendre, rien, absolument rien, ne pourra nous donner une idée de l'amour infini du Père des cieux pour le Verbe, son Fils.

Mais cet amour, il nous l'a révélé cependant, par la création des mondes, qui sont l'apanage royal offert par l'Éternel à son Fils bien-aimé.

VII.

HÉRITAGE DU VERBE ÉTERNEL.

Dieu est père, et c'est lui qui est la source de toute paternité. « Je fléchis les genoux, dit saint Paul, devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui est nommée toute paternité au ciel et sur la terre. » (Eph. iii, 15.)

Jetons sur la création un regard attentif, et nous verrons que tout y parle de paternité, de maternité, de filiation, chez les êtres vivants, et dans toute la nature,

Dieu a voulu que la création fût un reflet de lui-même, qu'elle proclamât de toutes parts sa paternité divine, et qu'en tous lieux aussi elle parlât de son adorable Fils, en exposant ses fruits, mûris au rayon de son soleil, image lui-même du Créateur, par sa lumière, qui éclaire la terre, et sa chaleur, qui la féconde.

Dieu est père, et si nous voulons apprendre à le connaître, étudions le cœur paternel, ici-bas, et le cœur maternel ; car il a créé l'homme à son *image et ressemblance*, et toutes les nobles choses que l'on retrouve dans l'homme, à l'état fini, sont en Dieu dans une perfection infinie.

Or, sur la terre, les parents songent à l'avenir de leurs enfants ; ils leur préparent un héritage, quand ils le peuvent ; les regardant comme d'autres eux-mêmes, chargés de prolonger leur être à travers les âges, ainsi que leur nom.

Puisque Dieu a un Fils, il a dû aussi lui préparer un héritage. Où est-il cet héritage ?

Divinement inspiré le Psalmiste a chanté le royaume de Jésus-Christ et sa puissance sans bornes. Écoutez-le : « Pourquoi, s'écrie-t-il, les nations ont-elles frémi ; pourquoi les peuples ont-ils formé de vains complots ? Les rois de la terre se sont rassemblés, et les princes se sont unis contre le Seigneur et contre son Christ. Brisons leurs chaînes et repoussons loin de nous leur joug. Mais celui qui règne dans les cieux se rira d'eux, et les tournera en dérision. Pour moi j'ai été par lui établi roi, sur la montagne de Sion, sa sainte montagne, pour annoncer à son peuple ses préceptes. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et j'étendrai ton empire jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ps. II.)

Maintenant souvenons-nous que pour Dieu le passé

et l'avenir sont comme le présent, et que rien ne saurait échapper à son regard. En lui, rien de nouveau n'apparaît. Il sait tout, il a tout vu, il voit tout. De sorte que, de toute éternité, dans le plan divin, le Verbe a été contemplé par son Père, comme devant s'incarner et régner sur la terre ; toutes les nations lui ont été données en héritage, avant même qu'elles ne fussent, et le bruit des ennemis de Dieu et de son Christ a retenti jusque dans les profondeurs de l'éternité. « Mais Celui qui habite dans les cieux se riait d'eux, » et, par avance, il les humiliait pour les faire rentrer dans la vérité.

« Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui... » C'est l'éternel aujourd'hui. Pour Dieu, il n'y a ni passé, ni avenir, tout est présent, il est... Aujourd'hui ne passe pas ; il n'a ni matin, ni midi, ni soir ; il est immuable, et l'acte par lequel l'intelligence divine engendre le Verbe, immuable aussi. Car Dieu ne sommeille pas, ne vieillit pas ; il se connaît toujours, d'une manière adéquate, dans tout son être, dont le Verbe est l'image vivante et infiniment parfaite.

De toute éternité, par conséquent, Dieu savait ce qu'il ferait à jamais ; de toute éternité, Dieu a voulu tirer du néant la création, qui nous est connue, au ciel et sur la terre, pour l'offrir en héritage à son Fils. C'est pourquoi le Verbe est le Roi des anges et des hommes, et de tous les mondes, par droit de naissance, en attendant que, devenu homme par l'incarnation et rédempteur par sa mort sur la croix, il devienne Roi, par droit de conquête. Nous avons donc, tous et chacun, été donnés au Fils de Dieu, et nous formons son héritage.

Comme cet enseignement de l'Église ouvre devant nos regards de sublimes horizons ! Il nous montre un Dieu éternel, formant une famille en Lui-même, dans la

Trinité des personnes, distinctes l'une de l'autre... un Père, qui aime d'un amour infini son Fils, avec qui il converse, en qui il se complaît et trouve des joies infinies. Ce Père a dit au Verbe : Nous créerons les Anges au ciel, l'homme sur la terre : Tu es mon Fils, je te donnerai toutes les nations en héritage ; et l'Esprit ira pour te glorifier dans tous les mondes, comme toi-même tu m'auras glorifié, en me faisant connaître à toute créature. Et la création est la conséquence, le fruit de l'amour d'un Dieu pour son Fils, qu'il engendre éternellement, et de l'amour d'un Dieu pour ses enfants adoptifs : intelligences pures au ciel, hommes sur la terre.

Si cette révélation nous montre que nous ne sommes que des créatures, et non des dieux, elle grandit, en quelque sorte à nos yeux, le Dieu que nous adorons. Il était heureux en lui-même, et il n'avait pas besoin de nous pour l'être : il était infiniment parfait. Rien ne lui manquait, et nul désir ne pouvait s'élever de son sein, sinon celui de glorifier son Fils, en le révélant à des êtres capables de le connaître, de l'aimer et de le servir. Ce désir n'était pas une douleur pour lui, mais une joie sans bornes ; et le moment vint de le réaliser. C'est alors qu'il créa, et que commença le temps, mesure de ce qui naît et passe ; le temps, voile mystérieux jeté entre l'éternité et nous, hommes intelligents, seuls ici-bas capables de le connaître.

C'est pour dire toutes ces choses, ou plutôt, pour les indiquer, que ces pages sont écrites.

VIII.

VERBE, AGNEAU DIVIN IMMOLÉ AU COMMENCEMENT.

Notre Seigneur Jésus-Christ a été immolé, il y a bientôt dix-neuf siècles, sur le mont Calvaire ; mais cette immolation avait eu lieu, dit saint Jean, dès l'origine, et il le constate en disant : *Agnus, qui occisus est ab origine mundi* : l'Agneau qui a été immolé dès l'origine du monde. (Ap. xv, 8.)

Comme nous l'avons remarqué déjà, pour Dieu, tout est présent. C'est pourquoi, il n'a pas attendu la révolte de l'homme, pour la connaître. Il savait bien, avant de créer les Anges et l'homme, qu'une partie des phalanges célestes suivrait, dans sa rébellion, Lucifer, le prince de l'orgueil, et qu'Adam abuserait de sa liberté, pour essayer d'atteindre par lui-même au bonheur qu'il rêvait. Il avait, de toute éternité, accepté l'offrande de son Verbe en faveur de l'homme coupable, de sorte que l'Agneau aux yeux du Seigneur avait été immolé dès le commencement : *In principio*. Et l'on peut dire : Au commencement le Verbe était, et le Verbe était Dieu, et le Verbe était immolé en Dieu : *Voilà l'Agneau de Dieu, qui porte le péché du monde*.

Seigneur, vous saviez par avance l'orgueil des Anges rebelles, et l'aveuglement du premier homme, poussé par Satan à la désobéissance, et cependant vous n'avez rien changé à votre plan divin. Que dis-je ? il entrait dans vos desseins qu'il en fût ainsi, et de même « que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu » dit saint Paul aux Romains, (viii, 38) tout aussi, dans les actes libres des hommes, aboutit à exécuter vos plans éternels ? Il en est ainsi ; sinon vous ne se-

riez plus libre vous-même, Seigneur, et votre volonté serait subordonnée à la volonté de vos créatures. Non, vous êtes Maître. Vous avez donné la liberté aux êtres intelligents, vous respectez cette liberté avec un soin infini, vous prévoyez éternellement l'abus qu'ils en feront, librement ; et le péché, qui en résulte, aboutit à l'exécution de vos plans divins, conçus par votre sagesse et votre prescience infinies. D'où il suit, finalement, que Dieu n'a pas dédaigné pour son Fils, un royaume conquis au prix de la douleur et de la mort, et qu'il ne lui a point déplu que ses sujets, à l'exemple de leur Roi, arrivassent au bonheur et à la gloire, par la souffrance et la mort. Si quelqu'un en doutait, qu'il regarde, le fait est sous ses yeux : le Christ est l'Homme de douleurs : *vir dolorum*, et il a expiré sur la croix ; d'autre part, l'homme souffre, dès son entrée dans la vie ; sa route est semée de peines et de larmes, et la fin de tous est la mort. Tel est l'état normal de l'humanité à laquelle s'est uni le Fils de Dieu lui-même, le péché excepté.

Pourquoi ?

Souvent le Pourquoi se pose devant l'esprit humain comme un sphinx, l'homme est si borné dans son intelligence. Cependant, ici, il est facile de lire au fond de la question.

Il s'agissait, en définitive, pour Dieu infiniment bon, de prouver aux hommes son amour sans bornes. Parmi tous les moyens qui s'offraient à lui, il en était un qui consistait à souffrir pour l'homme. Il choisit celui-là, et comme un Dieu ne peut pas souffrir, Dieu se fit homme passible et mortel. Nous verrons plus loin, jusqu'à quel point il s'est rassasié de douleurs pour nous prouver son amour, pendant sa vie sur la terre.

Et nous-mêmes, ne comprenons-nous pas que ceux qui souffrent et meurent pour nous, nous donnent ainsi des preuves d'un amour vrai, héroïque, sans égal ? Tous ceux qui aiment, se plaisent à souffrir pour les êtres qu'ils aiment : le père, la mère, les enfants bien nés, sentent qu'ils ne sauraient se prouver leur mutuelle affection que par le travail, les longs et durs labeurs ; au besoin, par le dévouement poussé jusqu'à la mort. C'est ainsi que le soldat affronte les fatigues et les dangers du champ de bataille, et qu'il verse son sang pour la défense de sa patrie ; que le marin se jette à travers les périls de la mer, brave la tempête, endure mille souffrances, se condamne aux plus cruels sacrifices de l'âme et du corps, pour sa famille, son pays, et, quand il est chrétien, pour son Dieu.

Il n'y a pas de grand homme, sans souffrance ; sans souffrance, il n'y a pas de saint : la douleur est aussi bien la compagne du génie que de l'amour, si elle n'en est pas la mère.

En résumé, l'ami qui partage les joies de son ami, qui s'assoit à ses festins et monte avec lui au Capitole, témoigne de son affection à son ami ; mais s'il prend sincèrement part à sa douleur, s'il l'aide dans sa pauvreté, s'il l'accompagne au calvaire, alors surtout, il se montre ami, et les larmes qu'il mêle aux larmes de son malheureux frère, disent mille fois mieux son amour, en révélant le dévouement de son cœur.

N'est-ce pas ce que Dieu a fait pour nous, dans la personne de Jésus-Christ, son Fils ? Et il a fait ainsi, parce qu'il l'a voulu.

Il eût manqué quelque chose à Dieu, dans le ciel de l'éternelle joie, dans les splendeurs de l'éternelle gloire, s'il n'avait point goûté au calice de la souffrance, sur la terre. Et le Fils de Dieu, Notre-Seigneur, nous apparaîtra plus grand dans son éternel empire, parce qu'il

se sera plus abaissé, plus humilié sur la terre ; parce qu'il y sera mort pour nous, surtout, il nous sera plus cher.

Saint Paul a dit une parole qui semble bien convenir à notre sujet, et rendre raison de ce que nous voulons établir : « Nous donc aussi, dit-il, ayant sur nous une telle nuée de témoins, après avoir écarté tout fardeau et le péché qui nous enveloppe, courons par la patience au combat qui nous est offert ; contemplant l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus, qui, au lieu de la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, méprisant l'ignominie, et qui maintenant est assis à la droite du trône de Dieu. » (Héb. xii, 1.)

Ainsi le Christ aurait pu régner, ici-bas, dans la joie ; faire de son royaume, un royaume de nobles jouissances, d'où la douleur eût été écartée. Adam aurait pu faire, par son obéissance à Dieu, qu'il en fût ainsi : il ne l'a pas voulu. Librement, il a renversé l'édifice de son bonheur ; mais nullement les desseins de Dieu. Au contraire, il les a servis, en permettant au Verbe d'arriver à régner dans l'amour uni à la douleur.

Oui, il eût manqué quelque chose à Dieu, pendant l'éternité, s'il n'avait pas souffert. Nous aurions pu lui dire : Seigneur, il était une chose possible à vous, que vous n'avez pas faite, c'était de nous prouver votre amour en souffrant pour nous.

Certes, ce témoignage, il nous l'a donné ; et nous pouvons le lui rendre en souffrant pour lui.

Toute la doctrine chrétienne est là. Les âmes généreuses la comprennent ; aussi savent-elles aimer Dieu en souffrant pour sa gloire, et souffrir en l'aimant : les autres ne refusent pas de supporter la peine pour un motif naturel ; mais ne leur parlez pas de s'imposer quelque pénible sacrifice pour Dieu, pour leur salut éternel ; en un mot, pour un motif surnaturel. Elles ne

comprennent pas cet enseignement du renoncement volontaire à ce qui leur plaît, pour faire ce qui plaît à Dieu. En agir ainsi, c'est folie à leurs yeux ; et, comme, au fond de l'âme, ils se sentent condamnés par le Christ et son Église, ils en deviennent les ennemis, souvent les persécuteurs. Le Maître, en effet, l'a dit : « Qui n'est pas pour moi, est contre moi : *Qui non est mecum, contra me est.* » (Matth. xii, 4.)